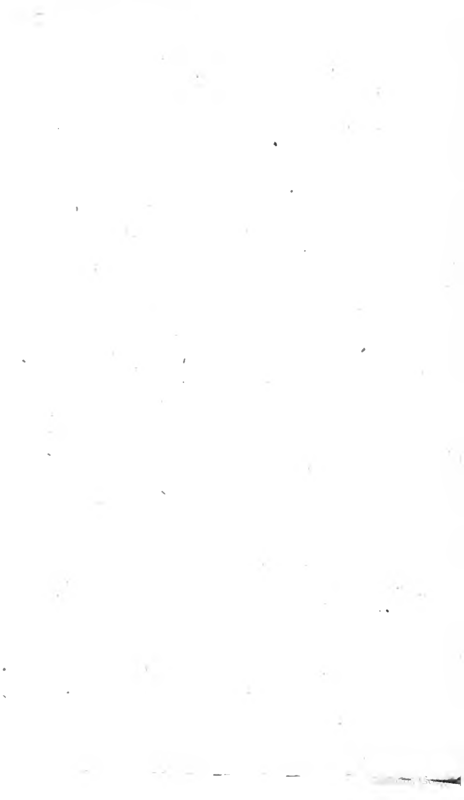
8

LE BIENFAIT ANONYME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Digitized by Google



LE BIENFAIT
ANONYME,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DÉDIÉE

A LA VILLE DE BORDEAUX,

Par M. JOSEPH PILHES, de Tarascon, en Foix.

REPRÉSENTÉE à Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 21 Août 1784.

Quàm dulce, quàm pretiosum est, si gratias sibi agi non est passus, qui dedit! *SENEC. de Benef.*

Prix 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. LXXXV.



A MESSIEURS

LES MAIRE,

LIEUTENANS DE MAIRE

ET JURATS

DE LA VILLE DE BORDEAUX.

MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI *d'offrir, ſous vos auſpices, à vos Concitoyens, un ouvrage auquel le Public a fait l'accueil le plus flatteur. Si lorſque je formai le projet* du Bienfait Anonyme, *le nom de*

Digitized by Google

MONTESQUIEU me fit sentir la grandeur de mon entreprise ; ce nom fameux, loin de m'en détourner, me la rendit plus chère encore, & fit ma confiance. J'espérai, MESSIEURS, que, charmés de consacrer sa gloire dans ce superbe & nouveau Monument élevé par vos soins aux Génies Dramatiques de la Nation, vous accorderiez quelque indulgence à mon ouvrage, en faveur de mon sujet. J'osai me flatter que la Ville de Bordeaux, également propice à mes Essais, verroit avec plaisir, sur la Scène, cet Auteur immortel qui soulageoit en secret, par ses bienfaits, l'humanité qu'il éclairoit par ses écrits. Le spectacle de la vertu sensible & bienfaisante peut y toucher des cœurs généreux, à qui le commerce & l'opulence donnent l'heureux moyen de suivre un grand exemple. Ce Spectacle, MESSIEURS, peut varier quelquefois utilement celui des ridicules & des passions. La peinture des ridicules amuse, & ne corrige personne. L'amour-propre ingénieux à se faire illusion, jette des yeux de lynx sur les défauts d'autrui, se plait à les envisager au Théâtre sous un aspect fidèle, & ne se voit jamais qu'en beau dans ce miroir de l'ame. Les passions tragiques inspirent, il est vrai, la terreur, émeuvent la pitié. Le Peuple, avide d'événemens, est attiré par elles ; & vient les observer sur la Scène, comme un amateur, à l'abri du danger,

contemple une tempête de Vernet. Il se console, MESSIEURS, de son obscurité, de sa foiblesse : & jouit d'un plaisir secret, en voyant les orages qui fondent sur les Grands du monde, & les revers qui troublent ces destins qui lui font tant d'envie. Mais, à l'aspect de ces sombres images, le cosmopolite éclairé s'afflige des calamités de la terre, & le peuple ne pense pas qu'il fut de tout tems la victime de ces passions terribles qui, promenant leurs fureurs de Trône en Trône, ne laissent après elles que mort & que destruction. La Bienfaisance, au contraire, tendre & compatissante, répare leurs ravages, vient adoucir nos maux, répand dans tous les climats ses dons consolateurs, anime tout sur son passage, & ne fait éprouver à nos cœurs que des émotions délicates & pures, qui naissent du plaisir d'avoir fait des heureux, ou des transports de la reconnoissance. Voilà le sentiment qu'il est doux & beau d'exciter : il ne faut que l'offrir à l'homme, naturellement bon, pour obtenir de lui cet attendrissement qui le porte à chérir ainsi qu'à soulager ses semblables. Daignez agréer, MESSIEURS, l'hommage que je rends à la mémoire de M. DE MONTESQUIEU. Il est foible, sans doute ; mais le Patriotisme ne l'est pas, & son enthousiasme embellira les traits de mon tableau. Quel que fut d'ailleurs le talent dont la

nature auroit pu me douer pour peindre un ſi grand Homme, il me laiſſeroit toujours le regret de n'avoir pu rendre mon ouvrage plus digne de lui, de vous & de vos Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

VOTRE très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
J. PILHES.

PRÉFACE.

Digitized by Google



PRÉFACE.

J'ÉTOIS un jour dans un Cabinet Littéraire ; je demandai les Feuilles de Fréron (*) : on les tient, me dit-on : j'attendis, & je lus des Gazettes. Comme je jettois, par intervalles, mes regards sur la personne qui lisoit ces Feuilles, pour m'en saisir à mon tour, je vis qu'elle essuyoit ses yeux obscurcis par des larmes : je n'y fis pas d'abord une certaine attention : le visage de ce Lecteur étoit d'ailleurs calme & serein ; une douce nuance de joie sembloit même percer à travers ses traits. Occupé de ma lecture, je ne m'apperçus qu'après coup que les Feuilles avoient passé dans d'autres mains. Je prévins alors le possesseur, & j'y veillai plus attentivement. Je fus surpris de voir que le nouveau Lecteur avoit les yeux humides vers l'endroit du cahier où le Lecteur précédent avoit essuyé les siens. Cette singularité

(*) C'étoit le N° 17 de l'Année Littéraire 1775.

me fit juger que ce cahier contenoit quelque anecdote intéreſſante : il me parvient ; je le parcours, & je me trouve, à mon tour, également pénétré du trait de bienfaiſance qu'on y rapportoit. En achevant de lire la narration, je connus le bienfaiteur. Au nom de MONTESQUIEU, l'admiration accrut mon attendriſſement. Je ſors ; je vais chercher un aſyle où je puiſſe jouir librement de mon émotion. Le ſentiment dont j'étois agité, me fit penſer qu'un acte de vertu qui produiſoit d'auſſi doux effets ſur des Lecteurs iſolés, pourroit, mis en action, agir vivement ſur la foule des Spectateurs ; &, dès ce moment, je formai le deſſein de le mettre au Théatre.

Si l'Art Dramatique peut être utile aux hommes, c'eſt moins quand il expoſe leurs ridicules, que lorſqu'il leur offre des exemples qui puiſſent les rendre vertueux : mais les modèles qu'il nous préſente, embellis ſur la ſcène, ſont preſque tous des êtres fantaſtiques, ou choiſis dans les annales de l'antiquité ; comme ſi la nature épuiſée ne

formoit, de nos jours, que des ames vulgaires; ou que, pour obtenir l'hommage des mortels, le ſceau du tems fût néceſſaire à la vertu. La nature, toujours égale, produit, dans chaque ſiècle, des hommes extraordinaires qui captivent ſon admiration, & qui brilleroient alors ſur la ſcène avec plus d'avantage que ceux dont les hauts faits vont ſe perdre dans l'obſcurité des tems. Les perſonnages antiques ſont, à notre égard, comme les héros imaginaires: ils n'excitent qu'une admiration ſtérile; ils ſont trop loin de nous; on nous les peint ſous des couleurs trop belles; ils ne ſemblent plus être de l'eſpèce humaine; ils la découragent, ou plutôt leur gloire, affoiblie par l'immenſe intervalle des ſiecles, ne jette, comme l'aſtre de la nuit, que des rayons ſans force & ſans chaleur: mais les modernes célèbres, dont la réputation eſt dans tout ſon éclat, & de qui la mémoire eſt chère encore, parce qu'elle eſt récente, feroient, ſur les contemporains, une impreſſion plus utile: l'amour propre, flatté de pouvoir les atteindre, tenteroit des efforts capables d'y parvenir. Si les Auteurs

Dramatiques préfèrent des perſonnages factices, idoles de leur imagination, à des modèles réels, ne faiſons point au public l'injuſtice de croire que ſon goût preſſenti détermine le choix de ces Auteurs. Les Arts s'empreſſent à l'envi, de conſerver des grands hommes tout ce qu'on en peut dérober à la deſtruction qui ſuit les choſes humaines, & le plus vif intérêt nous attache aux précieux débris de leur exiſtence. Pourquoi ne verroit-on pas au Théatre, avec le même tranſport, ceux de qui l'on honore ailleurs les noms & les images? Un tableau, une ſtatue, ne ſont pas à la portée de tout le monde : interprètes muets des ſentimens de leur ſiècle, ils ne les tranſmettent que lentement à la race future, ou reſtent ignorés : mais la ſcène animée & vivante, excite, en un inſtant, cet enthouſiaſme irréſiſtible qui porte au fond des cœurs le germe des vertus qui les étonnent. C'eſt-là que les grandes qualités déployées avec un appareil impoſant, ſous les yeux des citoyens en corps, enflamment des ames ſublimes à qui, pour ſe développer, il ne faut qu'une étincelle de

ce feu créateur qui vient les y animer. Pourquoi n'y feroit-on pas revivre ces illuſtres mortels, nés pour répandre la lumiere, & pour ſervir d'exemple ? Quel préjugé barbare, ou quel principe politique & jaloux s'oppoſeroit à ces apothéoſes ? L'envie, qui s'acharne contre les vivans, ne trouble pas la cendre des tombeaux. Du moment que l'homme ceſſe d'être, il ne reſte plus rien de commun entre ſes contemporains & lui : la mort a rompu tous les nœuds : il n'eſt plus pour lui de préſent, ni d'avenir; de faveur, ni de haîne; de climat étranger, ni de patrie : ſon ſiècle eſt ſa poſtérité ! Les nations s'uniſſent pour juger ſon être, & laiſſent aux Souverains, aux Grands du monde, aux perſonnes en place, le ſoin de lui déférer des honneurs dignes de ce qu'il a fait pour elles. C'eſt ainſi que, d'une voix unanime, elles ont placé M. DE MONTESQUIEU parmi les bienfaiteurs du genre humain, & que notre auguſte Monarque a fait élever à ſa gloire une ſtatue, comme il l'a fait à celle de Sully, de Fénélon, de Deſcartes, de l'Hôpital, &c. Les talens des Artiſtes célèbres conſacrés par

ce Prince bienfaiſant à l'honneur du nom Français, vont faire, du Palais des Rois, le ſanctuaire du génie, de l'héroïſme & de la vertu.

Si quelque ſentiment plus doux peut charmer les regrets que la mort d'un grand homme nous laiſſe, il naît de la juſtice qu'on rend à ſa mémoire, ainſi qu'à ſes écrits. M. DE MONTESQUIEU l'avoit obtenue de ſon vivant, & ſa mort en fit ſeulement éclater le temoignage univerſel. Les Souverains de ſon tems furent touchés de ſa perte; toutes les Académies retentirent de ſon nom; Mylord Cheſterfield lui rendit dans les Papiers publics, un hommage avoué de l'Angleterre; & M. d'Alembert, en France, remplit à cet égard les vœux de la Nation. Un ſeul paſſage de ſon éloge * ſuffit pour atteſter à nos Neveux la vénération que l'Auteur de l'Eſprit des Loix avoit inſ-

(*) La France & l'Europe le perdirent le 10 Février 1755. Toutes les Nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. *Eloge du Préſident de Monteſquieu.*

pirée à ſes contemporains. Mais, dans ce tems de triſteſſe & de deuil, les Souverains, les Académies, Cheſterfield & d'Alembert ignoroient tous que cet amour de l'humanité répandu dans l'immortel Ouvrage de MONSESQUIEU, ſa grande ame l'avoit juſtifié par l'acte de vertu le plus ſublime qui puiſſe honorer le cœur de l'homme.

L'intérêt ſordide & l'infâme avarice ont beau nous endurcir, l'heureuſe bienfaiſance ne perdra jamais ſon empire. Le plaiſir qu'elle donne eſt ſi doux & ſi pur qu'il n'a point exiſté peut-être de *Cléon*, point d'*Harpagon* qui ne l'ait goûté quelquefois dans ſa vie; mais quel eſt le Mortel aſſez généreux pour s'être refuſé conſtamment à la douceur d'en faire confidence, & qui ſoit deſcendu dans la tombe avec ſon ſecret? Le ſilence abſolu qui dérobe à jamais un bienfait à la connoiſſance des hommes, tient à des qualités ſi grandes, à de ſi rares principes, qu'un pareil Bienfaiteur donne à l'eſpèce humaine une dignité nouvelle, & devient le plus beau ſpectacle

qu'on puiſſe offrir aux gens de bien.

Le projet de mettre M. DE MONTESQUIEU ſur la Scène exigeoit ſans doute un talent plus exercé que le mien. Entraîné par la beauté de mon ſujet, je voulus faire un eſſai de mes forces; mais j'écartai l'Ecrivain célèbre, pour n'envifager que l'Homme Bienfaiſant. Cette image qui, ſans effrayer le talent, encourageoit la ſenſibilité, me fit braver les difficultés qui naiſſoient de toutes parts dans les combinaiſons du plan de mon ouvrage, ainſi que dans l'exécution. J'oſai me priver même de bien des reſſources de l'art, pour reſter plus fidèle à mes vues. Je voulois rendre à mon Héros un hommage vrai, qui put être un jour accueilli de ſa Patrie; je ne devois donc point former un tableau d'imagination, mais un portrait. Je l'aurois ſans doute rendu plus reſſemblant, ſi j'avois pu mettre M. DE MONTESQUIEU en oppoſition avec des perſonnages de ſon eſpèce ou de ſon rang; ils m'auroient fourni le moyen de le peindre par lui-même, en employant ſes écrits; mais mon ſujet ne le

Digitized by Google

permettant pas, j'ai tâché de ſaiſir quelques traits diſtinctifs où l'œil du Philoſophe & celui du Concitoyen puiſſent reconnoître mon modèle.

Lorſqu'un Poëte Dramatique a fini ſon pénible travail, il ne peut pas ſe flatter encore d'avoir rempli ſon objet : il n'a tracé, pour ainſi dire, qu'un deſſin à la plume, & ce n'eſt qu'au Théatre que ſe fait le tableau. C'eſt-là que ſon ouvrage prend le coloris, la chaleur & la vie. L'Auteur jouit délicieuſement du fruit de ſes veilles, s'il trouve des Acteurs qui rendent parfaitement ſes intentions, & qui les embelliſſent. MM. les Comédiens François qui jouent dans le Bienfait Anonyme, n'y laiſſent rien à déſirer. Auſſi flattés que moi de célébrer la vertu d'un grand homme, ils ont ſignalé leurs talens pour la conſacrer dignement ſur le Théatre de la Nation. Le Journal de Paris du 23 Août dernier, celui du 16 Septembre ſuivant, & le Mercure de France du 25 du même mois, ont rendu à MM. Fleury, Saint-Fal, Vanhove, &c. la juſtice qui

leur eſt due (*). Je dois encore à la Comédie Françaiſe, la ſatisfaction d'avoir vu jouer le Bienfait Anonyme devant M. le Baron DE SECONDAT. Ayant appris qu'il étoit à Paris, elle lui députa deux Comédiens pour le prier d'aſſiſter à la repréſentation. *Cette Pièce,* dit le Journal de Paris du 16 Septembre qui rapporte cette anecdote, *fut jouée avec toute la chaleur que devoit exciter la préſence du fils de M. DE MONTESQUIEU, digne par ſes vertus & ſon amour pour les Sciences, de l'honneur d'avoir eu un tel père, &c.* Il ſeroit, en effet, difficile de voir un Drame mieux repréſenté; mais ce qu'il y a ſur-tout de remarquable, c'eſt le parti que Mademoiſelle CONTAT a tiré du rôle de Sophie, qui, paroiſſant peu ſuſceptible d'effet, ne pouvoit

(*) Je donnai le rôle de Belmon à M. Gérard, en qui j'avois remarqué du talent, lors de ſon début au printems dernier. Le Mercure dit qu'il y a mérité le ſuffrage des Connoiſſeurs. C'eſt une vérité d'autant plus flatteuſe pour lui, que le rôle de Belmon eſt un rôle eſſentiel de la Pièce, qui prête au développement du jeu d'un Acteur, & qui peut le faire juger.

en produire que par la ſupériorité du jeu. Que de fineſſe & de graces elle ſait y répandre ! Que d'applaudiſſemens n'a-t-elle pas obtenus ! Elle eſt ſi jolie, ſous le coſtume élégant & ſimple d'une Provençale ! Je connoiſſois bien le prix de cette charmante Actrice, lorſque, pour l'engager à prendre quelqu'intérêt à ce rôle, je lui adreſſai les Vers ſuivans, qui ont au moins le mérite que M. de Voltaire attribuoit à l'Almanach Royal, celui de dire une vérité.

A MADEMOISELLE CONTAT,

En lui envoyant le Rôle de Sophie.

Toi, dont le talent ſéducteur,
Au Public qu'il enchante, eſt toujours sûr de plaire,
A mon humble Sophie accorde ta faveur.
Sans éclat, timide, étrangère,
Elle craint ce Public ſévère ;
De tes rares attraits embellis ſa candeur ;
Embellis ſes amours : que ta bouche de roſe
Prête ſon charme heureux à ſa mauvaiſe proſe.

Ce que tu dis eſt toujours bien :
Tu captives les yeux, & tu flattes l'oreille ;
Quand le cœur eſt ému, la Critique ſommeille,
Et l'Auteur ne redoute rien.

Mais que je ſuis redevable à M. Molé, dont les procédés honnêtes m'ont pénétré d'eſtime & de reconnoiſſance ! L'intérêt qu'il a pris à mon Ouvrage, prouve combien ce grand Comédien eſt précieux pour l'homme de Lettres à qui les ſuccès n'ont pas encore applani les difficultés qu'on peut éprouver au Théâtre. Je n'étois pas connu de lui ; je ne le connoiſſois que par la célébrité de ſes talens ; je ne l'avois jamais vu que ſur la ſcène ; je ne vivois plus à Paris ; aucun intérêt ne pouvoit l'engager à s'occuper de moi, lorſque, par ſes ſoins, le Bienfait Anonyme fut lu, reçu, mis à l'étude & joué. Mon retour dans cette Capitale m'ayant procuré l'occaſion vivement déſirée de le connoître, il me combla d'amitiés ; me ſervit avec ce zèle qu'on ne peut attendre que d'une intime liaiſon, &

me donna des idées qui marquent une connoiſſance approfondie de ſon Art. Ses qualités perſonnelles doivent le rendre bien cher à ſes amis ! Tous ceux qui connoiſſent la bonté de ſon caractère, & ſon heureux penchant à rendre ſervice, ſavent qu'il n'avoit pas beſoin de ſon talent pour jouer le rôle de M. de Monteſquieu *avec une ſimplicité noble & attachante, appanage ordinaire d'un grand cœur, qui fait le bien pour l'amour du bien même, & qui fuit l'oſtentation & le faſte de la bienfaiſance.* (*)

Si le déſir de la gloire littéraire avoit ſéduit mon cœur, j'aurois travaillé de bonne heure à m'en frayer le ſentier. Les Belles-Lettres me plaiſent, & je m'en occupe, quand je puis, pour mon plaiſir : heureux ſi je pouvois m'en occuper toujours ! On a vu la raiſon qui me fit compoſer cette Pièce ; faut-il trouver encore des dégoûts ſur ſa route, quand

(*) Voyez le Mercure de France du 25 Septembre dernier.

on eſt animé par de ſi bons motifs!......
O mon ami (*) ! toi, qui m'as encouragé conſtamment à les ſurmonter, je te dois le ſuccès dont je viens de jouir, & je te dois auſſi le premier ſuffrage qu'ait obtenu le Bienfait Anonyme. Tu le jugeas d'après ton cœur : le Public a confirmé ce jugement. Eh ! qui pouvoit mieux que toi ſe ſentir vivement pénétré d'un trait de bienfaiſance, d'une morale ſaine, & des vrais ſentimens de la nature ? Elle t'a formé ſenſible, généreux & bon : les obligations qu'elle impoſe à l'homme aux diverſes époques de ſa carrière, ont été pour toi des ſources de plaiſir. La piété filiale, l'amour conjugal, & la tendreſſe paternelle, ont rempli tour-à-tour les momens que te laiſſent les travaux de ton état & les devoirs du citoyen. Moi, qui connois ton ame, j'étois jaloux de ton opinion, & je te ſoumis mon ouvrage. Je penſois que ſi l'art d'écrire dépend beaucoup des mœurs de l'Ecrivain, l'art de

(*) M. Carol, Négociant à Toulouſe.

juger ne dépend pas moins de celles du critique. L'événement a juſtifié mon idée, & je me félicite de pouvoir rendre aujourd'hui cet hommage à l'amitié.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAINT-ESTIEU.	*M. Molé.*
Madame D'HERCOURT, *sœur de M. de Saint-Estieu*,	*Mme Suin.*
M. ROBERT, père.	*M. Vanhove.*
ROBERT, fils.	*M. Fleury.*
Madame ROBERT.	*Mlle la Chassaigne.*
SOPHIE, *fille de M. Belmon.*	*Mlle Contat.*
M. BELMON, *Négociant.*	*M. Gérard.*
HAMBERG, *Négociant.*	*M. Marsy.*
LEUZON, *fils de M. Hamberg.*	*M. Saint-Fal.*
JUSTIN, *Domestique de Madame d'Hercourt.*	*M. Marchand.*

La Scène est à Marseille.



LE BIENFAIT ANONYME,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Cours de Marſeille.

SCENE PREMIERE.

ROBERT fils, SOPHIE.

ROBERT fils, *tendrement.*

OUI'IL m'eſt doux de vous voir de retour à Marſeille, Sophie ! Vous venez enfin ranimer un cœur accablé d'ennuis, qui ne pouvoit ſupporter plus long-tems votre abſence.

Digitized by Google

SOPHIE.

Tu connois le mien, Robert, tu fais s'il se plaît à soulager tes peines : mais un oncle qui me chérit comme sa fille, qui, seul à la campagne, y passe sa vie à cultiver des biens que son amitié me destine, ne mérite-t-il pas que je partage, pendant quelques semaines, sa solitude & ses loisirs ?

ROBERT fils.

Qu'il est passé rapidement, ce tems heureux où je jouissois chaque jour du plaisir de vivre près de toi ! Mon sort est bien changé, depuis que l'esclavage de mon père m'oblige à consacrer au travail toutes mes journées !

SOPHIE.

As-tu reçu de ses nouvelles depuis mon départ ?

ROBERT fils.

Il n'écrit point. Son silence m'afflige. Nous travaillons toujours vivement pour completter sa rançon ; une heureuse aventure qui a grossi nos épargnes, abrégera d'autant le terme de ses maux.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Qu'est-ce que cette aventure, mon ami ?

ROBERT fils.

Apprends un trait de sensibilité bien capable d'exciter la tienne.

SOPHIE.

Voyons, conte-moi cela.

ROBERT fils.

Triste & rêveur, j'étois un soir dans mon

Digitized by Google

batelet, à l'attente du premier venu. Un inconnu ſe préſente. Il attend. — Puiſque le batelier ne vient pas, dit-il, je vais paſſer dans un autre bateau. — Monſieur, c'eſt moi qui conduis le batelet. Voulez-vous ſortir du port? — Non, Monſieur, il eſt tard. Je veux ſeulement faire quelques tours dans le baſſin, pour profiter de la fraîcheur de la ſoirée. — Mais, vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état?

SOPHIE, *ſouriant finement.*

Cet inconnu avoit de bons yeux, mon ami.

ROBERT fils.

Je ne ſuis pas en effet marinier, répondis-je, je ne fais ce métier, les jours de Fêtes, que pour gagner plus d'argent. — Quoi! avare, à votre âge? Cela diminue l'intérêt qu'inſpire votre phyſionomie. — Si vous ſaviez mes raiſons, Monſieur, vous ne me feriez pas l'injuſtice de me croire un caractère ſi bas. — J'ai pu vous faire tort, expliquez-vous. Contez-moi vos chagrins. Vous m'avez diſpoſé à y prendre part.

SOPHIE.

Cet homme m'intéreſſe déja, ſur ce début.

ROBERT fils.

J'ai le plus tendre père, lui dis-je alors; il s'appelle Robert. Il étoit Courtier dans cette ville. Pour enrichir plus vîte ſa famille, il voulut former pour Smyrne une pacotille de tout ſon bien, & veiller lui-même à l'échange de ſes effets. Son vaiſſeau fut pris par des Corſaires, & conduit à Tétuan, où mon père eſt eſclave. Son Patron,

Intendant des Jardins du Roi, nous demande deux mille écus pour sa rançon. Étant restés sans ressources, je voulois aller me charger de ses fers : ma mère rejetta ce projet comme impossible à suivre. Depuis cette époque, nous travaillons nuit & jour pour amasser la somme qu'on exige, elle dans les modes, moi chez un Commerçant; & je me fais marinier les Dimanches, pour mettre tout le tems à profit.

SOPHIE.

Ce récit dût bien changer son opinion à ton égard ? Que dit-il ?

ROBERT fils.

Robert, répéta tout bas l'inconnu, *chez l'Intendant des Jardins du Roi, à Tétuan.* Puis élevant la voix : « votre malheur me touche, me dit-il; » mais, d'après vos sentimens, j'ôse vous présager » un meilleur sort, & je vous le souhaite bien » sincèrement ». Il voulut ensuite se livrer seul à ses idées. Quand il fut nuit, j'abordai ; l'inconnu sort du bateau, me donne sa bourse, & part. Je l'ouvre; j'y compte huit doubles louis, & dix écus en argent. Juge de ma surprise à la vue de cet or ! Je répandis des pleurs d'attendrissement: Je courus après cet homme généreux ; mais la nuit favorisoit sa retraite ; il disparut, & mes recherches ont toujours été vaines.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Quoi ! tu n'as pu le retrouver ? Ah, mon ami, cet inconnu qui fait ainsi le bien dans le silence & dans l'obscurité, ne doit pas être un homme ordinaire !

ROBERT fils.

Il a ranimé mon courage en augmentant mon précieux trésor. Le plaisir renaît dans mon ame avec l'espoir du retour plus prochain de mon Pére; mais, Sophie, une peine secrette en altère la douceur.

SOPHIE.

Explique-toi.

ROBERT fils.

Ton Père, après ton départ, me fit placer chez Monsieur Hambert : je n'y consentis qu'à regret. Tu sais que son fils Leuzon, autrefois mon ami....

SOPHIE.

Fut depuis ton rival.

ROBERT fils.

Le perfide l'est toujours, & voilà mon tourment. Il aspire à ta main. Il s'est rejoui, sans doute, au fond du cœur, de l'infortune de ma famille. Je n'en ai pas agi de même, lors du malheur de son Père.

SOPHIE.

Qu'est-ce qui lui est arrivé?

ROBERT fils.

Il y a deux mois, on lui prit de l'argent.

SOPHIE.

Beaucoup?

ROBERT fils.

Oh! oui... Il ne dit pas la somme.

SOPHIE.

Je le plains bien.

ROBERT fils.

N'en parle point, il ne veut pas qu'on le ſache.

SOPHIE.

Il n'a rien découvert?

ROBERT fils.

Je ne crois pas.

SOPHIE.

Ah!

ROBERT fils.

Ce Leuzon me chagrine, Sophie; je le vois depuis quelque tems inquiet, agité, ſombre; & ce n'eſt que ton abſence....

SOPHIE.

Que t'importe?

ROBERT fils.

Il t'adore.

SOPHIE.

Doutes-tu de ma foi.

ROBERT fils.

Non, je n'en doute point; mais Leuzon aura de la fortune, & ton Père....

SOPHIE.

Il ne forcera jamais mon inclination.

ROBERT fils.

Ton Père venoit aſſez ſouvent chez nous, on ne le voit plus; & cette retraite eſt pour moi d'un bien mauvais préſage!

SOPHIE.

Tu le connois, il eſt franc, bon, négligent ſans deſſein; un ménage, des affaires le retiennent; il n'y a rien là qui doivent t'allarmer.

ROBERT fils.

Crois-tu qu'après le retour de mon Père, leur ancienne amitié ranimée comble les vœux de leurs enfans ?

SOPHIE.

Je l'espère, & j'attends tout de sa bonté. Laisse-moi le soin de nos intérêts, & n'aggrave pas ta situation présente par le tourment de l'avenir.

ROBERT fils.

Allons, allons, il faut que je te quitte pour me rendre au travail. Si je m'arrache avec effort au plaisir que me fait ta présence, il m'est doux du moins de penser qu'à chaque prix que je reçois de mon ouvrage, je fais un pas vers le bonheur.

SOPHIE.

Va, mon ami, nous aurons pour nous toute la soirée.

SCENE II.

SOPHIE, BELMON.

BELMON, *à part, en entrant.*

VOYONS un peu ses dispositions. (*Il s'approche de Sophie.*)

SOPHIE, *suivant de l'œil Robert qui s'en va.*

Que l'amour est doux à sentir quand il nous sert à charmer l'infortune ! (*Elle se tourne, & voyant son Père, elle reste un peu interdite.*) Ah ! mon Père.

BELMON. *Il a le ton ironique & railleur.*

Tu ſors de bonne heure aujourd'hui, ce me ſemble?

SOPHIE.

J'ai quelques viſites à faire; je dois rendre mes devoirs à Madame d'Hercourt. J'allois à préſent chez Madame Robert..... Vous ne l'avez pas vue, je crois, depuis bien du tems?

BELMON.

C'eſt vrai; j'y paſſerai.... (*avec fineſſe.*) Que te diſoit ſon fils?

SOPHIE.

Il me parloit de ſes ſoucis, de ſon travail, de ſa famille.

BELMON.

A-t-on des nouvelles du Père?

SOPHIE.

Ils n'en reçoivent pas...... Ce commerçant qui vous avoit tant promis de le voir à ſon arrivée à Tétuan....?

BELMON.

Qui? Volſun? Il ne m'écrit point.

SOPHIE.

C'eſt bien mal. Monſieur Robert eſt peut-être malade. Son fils a bien du chagrin de ſon ſilence.

BELMON.

Cela t'afflige, toi, n'eſt-ce pas?

SOPHIE.

Moi?... je l'encourage; je le conſole.

BELMON, *du ton de Sophie.*

Tu le conſoles.... La bonté d'ame eſt dange-

reuſe à ton âge, ma fille; les malheureux s'attachent aux gens qui les plaignent; on s'y attache à ſon tour, & tout cela ne produit que d'inutiles peines.

SOPHIE.

Mais, mon Père....? Vous vous plaiſiez autrefois à nous voir enſemble?

BELMON.

Vous étiez plus jeunes alors; cela ne tiroit pas à conſéquence.

SOPHIE.

Vous diſiez que Robert ſeroit un bon parti? qu'il feroit un bon ménage?

BELMON.

Je ne prévoyois pas que ſon Père ſeroit pris avec tout ſon bien par des Corſaires.

SOPHIE.

Le pauvre Monſieur Robert!...... Il étoit en votre ami.

BELMON.

Son amitié me coûte auſſi bien cher! Je fis la ſottiſe d'entrer dans ſon projet; & les fonds qu'on me ravit avec ſa pacotille, avoient ruiné mon commerce: j'ai eu bien de la peine à me relever, & tu ſais même que depuis peu, ſans de généreux ſecours que je n'attendois point, j'étois un homme perdu.... Malheureuſe entrepriſe!

SOPHIE.

Oh, bien funeſte!.... Mais, mon Père, s'il revenoit? Sa famille a déjà la meilleure partie de ſa rançon.... s'il revenoit?

BELMON.

Eh bien! s'il revenoit?

SOPHIE, *un peu déconcertée.*

Il rétabliroit sa fortune.... Son fils le seconderoit bien.

BELMON, *avec ironie.*

Ma fille, ma fille, je te trouve l'ame trop compatissante: crois moi; l'on doit se garder de prendre trop d'intérêt aux gens dont on ne peut changer la position. Suis mes avis, n'en parlons plus. Va faire tes visites; je vais à mes affaires.

SOPHIE, *en s'en allant.*

Ah! Robert, tu l'avois bien prévu!

SCENE III.

BELMON *seul.*

S'IL *revenoit*... Elle vouloit me pénétrer. Je ne m'explique pas; un peu d'opposition rend les enfans plus soigneux de nous plaire.... Il reviendra plutôt que tu ne penses. Mes pertes sont presque réparées; & je vais fournir à la femme ce qui pourra lui manquer pour la rançon.



Digitized by Google

SCENE IV.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT, BELMON.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, *à Madame D'Hercourt, en entrant.*

JE veux partir demain, ma Sœur, il faut que je me rende à Bordeaux. J'ai donné mes ordres à Juftin. J'attends des lettres de l'étranger; s'il n'en vient pas aujourd'hui, vous me les enverrez.

Madame D'HERCOURT.

On ne peut vous gagner... (*à Monfieur Belmon.*) Bon jour, Monfieur Belmon. Comment va la fanté ?

BELMONT.

Madame, à merveille.

Madame D' HERCOURT *à fon frère.*

Voila, mon frère, un Négociant de cette ville que j'eftime infiniment, un honnête homme, un bon citoyen.

BELMON *faluant.*

Madame, c'eft bien de l'honneur.....

Madame D'HERCOURT.

Et le père d'une très-aimable perfonne que vous vites chez moi quelques jours après votre arrivée : une jolie brune, bien faite, dont la phyfionomie intéreffante.....

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Oui, oui, ma sœur, j'en fus enchanté.

BELMON *avec une joie naïve.*

De ma fille, Monsieur?

Monsieur DE SAINT ESTIEU *à Belmon.*

J'en fus ravi : je vous en fais compliment : elle est au mieux, douce, modeste & belle ; la candeur de son ame est peinte sur son visage.

BELMON.

Que vos bontés flattent l'oreille d'un père! j'éprouve une satisfaction, pardonnez.....

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Livrez-vous sans gène à cette émotion. Comme vous, je suis père, & mon cœur a tressailli comme le vôtre au nom de mes enfans. — Quel âge a votre Sophie?

Madame D'HERCOURT.

Seize ou dix-sept ans, n'est-ce pas?

BELMON, *gaiement.*

A peu près, Madame. Oh! elle est jeune encore.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

C'est le bel âge, il faut la marier.

BELMON.

Je l'entens bien de même. Je veux me voir renaître de bonne heure : il me semble déja presser un petit fils entre mes bras ; puissé-je vivre assez longtems pour embrasser ma cinquieme génération.

Madame D'HERCOURT.

J'approuve fort ce vœu là.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Il faut donc ſe hâter de choiſir un gendre.

BELMON.

Je l'ai choiſi, Monſieur ; les circonſtances cependant me jettent dans quelqu'embarras à cet égard. Permettez-moi de ſaiſir l'occaſion de prendre votre avis.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Très-volontiers.

BELMON.

J'ai un ami qui a un fils un peu plus âgé que ma fille. Ces enfans ſe ſont pris d'amitié dès le bas âge, & cela dure encore. Le jeune homme eſt gentil, laborieux, de belle eſpérance, mais ſa poſition a bien changé de face par la perte de toute ſa fortune, & par l'eſclavage de ſon père.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah! ah!

Madame D'HERCOURT.

C'eſt le mari de ma marchande de modes, Monſieur Robert.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Robert?

BELMON.

Oui, Monſieur, Eſclave à Tétuan,

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Chez l'Intendant des jardins du Roi?

BELMON.

Oui, Monſieur. Comment! Vous ſavez cela?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

J'en ai entendu parler.

BELMON.

C'est un bien honnête homme ; il ne méritoit pas son sort.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU *à part.*

C'est lui que j'ai racheté.

Madame D'HERCOURT.

Sa femme désolée me conta ce malheur dans le tems.

BELMON.

Ils furent ruinés. Ma fille n'a pourtant pas changé de disposition; le jeune homme lui tient toujours au cœur. Je ne veux pas gêner son inclination, je veux assurer son établissement, & j'ai martel en tête pour accorder cela.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais rien n'est plus facile. Vous avez des fonds, vous, Monsieur, une certaine aisance ?

BELMON.

Je ne suis pas riche ; je travaille, & je tâche de mettre quelque chose à couvert pour Sophie.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Le fils de votre ami vous convient ?

Madame D'HERCOURT.

Je le connois, il a bien du mérite.

BELMON.

C'est vrai, Madame.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien, lorsque le père sera de retour, il

faut unir les jeunes gens. Je vous promets un mariage heureux : la nature les forma l'un pour l'autre.

BELMON.

Et la fortune, Monſieur ?

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Un homme n'eſt pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Le jeune Robert eſt laborieux & ſage ? Il faut lui accorder Sophie, & former tous trois une ſociété ſolide & rare qui ſerve d'exemple aux Commerçans. Vous, Monſieur, vous donnerez vos fonds & vos conſeils ; le jeune homme y mettra ſa ſageſſe & ſon activité ; votre fille y joindra l'intelligence & la conduite du ménage ; il en réſultera la fortune & le bonheur.

BELMON.

C'eſt un charme de vous entendre. Comme vous arrangez les choſes ! J'avois preſque penſé cela. Votre idée flatte & confirme la mienne.

SCENE V.

M. DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT, BELMON, JUSTIN.

Madame D'HERCOURT.

VOICI Juſtin.

BELMON.

Pardon, Monſieur ; je vais prendre à la Bourſe

quelques arrangemens pour hâter le retour de mon ami. (*Justin remet deux lettres à M. de Saint-Estieu, & sort.*)

M. DE SAINT-ESTIEU.

Allez, Monsieur; je suis bien aise d'avoir fait votre connoissance. (*Il ouvre une des deux lettres, & lit.*)

Madame D'HERCOURT, (*à Belmon.*)

Sophie est-elle de retour?

BELMON.

Elle revint hier.

Madame D'HERCOURT.

Je la verrai donc, j'espere?

BELMON.

Elle doit se présenter aujourd'hui chez vous. Je la crois à présent chez Madame Robert.

Madame D'HERCOURT.

Ha! tant mieux. Je vais y passer; j'y trouverai peut-être Sophie.

SCENE VI.

M. DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT.

Madame D'HERCOURT.

SONT-CE là les lettres que vous attendiez?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Oui; c'est le Prieur de Salor.

Madame

Madame D'HERCOURT.

Que dit notre ami l'Ambaſſadeur ?

M. DE SAINT-ESTIEU, (*lui donnant la lettre à lire.*)

Il me fait compliment ſur mon dernier ouvrage.

(*Madame d'Hercourt lit ; M. de Saint-Eſtieu examine, à part, le timbre, &c. de l'autre lettre.*)

CADIX. Enfin la voici. (*Il l'ouvre.*) Je l'attendois avec impatience. (*Il va au ſeing.*) Mayn. — c'eſt cela.

(*Comme il va lire, Madame d'Hercourt l'interrompt, en lui rendant la lettre. M. de Saint-Eſtieu remet la ſienne au pli, puis l'autre, & les met toutes deux dans ſa poche.*)

Madame D'HERCOURT.

Il a le tact juſte, notre ami : il penſe que votre Livre opérera une révolution dans les eſprits en France.

M. DE SAINT-ESTIEU.

L'indulgente amitié m'applaudit chez l'Etranger, &, dans Paris, des brochures, des feuilles anonymes & périodiques me déchirent. Voilà le ſort des lettres.

Madame D'HERÇOURT.

Et vous irez encore vous enſevelir dans vos terres, où vos méditations vous conſument ? Vous qui ſavez apprécier l'opinion des hommes, pouvez-vous préférer une eſtime incertaine & toujours orageuſe, à la douceur de vivre pour vos amis ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne me ſuis point enivré, ma ſœur, d'une vaine fumée. — Mais il eſt affreux d'emporter au tombeau le remord d'une exiſtence inutile. *Chacun doit ſe tenir ferme dans le poſte où la nature l'a mis.* Le témoignage intérieur d'avoir rempli ſa tâche, eſt une récompenſe qui ne peut échapper.

Madame D'HERCOURT.

Les hommes la font payer bien cher, mon frère, vous ne l'ignorez pas. L'implacable & cruelle envie ne s'attache aux écrits que pour déchirer la perſonne.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh! qu'importent à l'homme de bien ſa rage & ſes manœuvres? Comme le voyageur, il fixe ſes regards vers le terme de ſa route, il y marche à grands pas; & ne ſuſpend point ſa courſe parce que des inſectes le tourmentent ou bourdonnent autour de lui.

Madame D'HERCOURT.

Mais ils ſouillent ſa gloire.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On a beau faire, la vérité perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Aſſuré de ſon innocence, & plein de grands objets, le Philoſophe sème, & la poſtérité recueille. — Mais, ma ſœur, la matinée s'écoule, j'ai des affaires........

Madame D'HERCOURT.

Un mot à Madame Robert : elle a de l'ouvrage à moi, il n'y a qu'un pas, voulez-vous y venir ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'aime mieux vous attendre.

Madame D'HERCOURT.

Je suis à vous.

SCENE VII.

M. DE SAINT-ESTIEU.

(*Il tire la lettre de sa poche.*)

VOYONS les nouvelles qu'on me donne de mon esclave.

« J'ai fait compter, selon vos ordres, la somme » de 8000 liv. à Tétuan, pour la rançon, le pas- » sage & les habits du sieur Robert : le surplus » lui a été remis en espèces. Je présume, d'après » la réponse du Commerçant à qui je me suis » adressé, que cet esclave doit être rendu à » Marseille ».

Robert n'est pas arrivé ; j'irai m'informer au port..... Il ne tardera pas..... Quelle allégresse l'apparition de ce tendre Père ne va-t-elle pas répandre dans sa famille ! Cent fois l'image de ce spectacle délicieux a déjà charmé mon ame attendrie... O bienfaisance ! vertu naturelle & paisible ! Toi seule nourris dans le cœur de l'homme une source secrette & pure de bonheur ! . . . . J'ai cul-

tivé les lettres & les arts ; j'ai tenu le glaive & la balance ; j'ai parcouru l'Europe ; j'ai fréquenté les ſavans, obſervé les peuples, analyſé les Loix des nations : né ſenſible, j'ai connu l'amitié, l'amour... la gloire peut-être ; & jamais, non jamais, je n'ai rien ſenti d'égal au plaiſir d'un bienfait.

SCENE VIII.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU, LEUZON.

LEUZON, *à part.*

LE voici !

M. DE SAINT-ESTIEU, *à part.*

Quel eſt ce jeune homme ?

LEUZON.

Je n'oſe.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je le vois attaché ſur mes pas. . . .

LEUZON.

L'inſtant eſt favorable.

M. DE SAINT-ESTIEU.

En voudroit-il à moi ?. . . .

LEUZON.

Allons.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il paroît agité.

LEUZON *s'approche.*

Monſieur. . . .

M. DE SAINT-ESTIEU.

Que voulez-vous, Monſieur?

LEUZON, *embarraſſé.*

Je ſuis Leuzon, fils de Monſieur Hamberg, commerçant.... J'aurois dû me préſenter chez vous.... Pardonnez à ma timidité.... Je cherchois l'occaſion.... J'ai long-tems héſité.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous avez eu tort, raſſurez-vous; de quoi s'agit-il?

LEUZON.

Malheureux & coupable, je ſuis tourmenté du beſoin de dévoiler mon ame, & d'exhaler mes remords.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous, Monſieur?.... (*A part.*) Il a l'air ſi doux.

LEUZON.

Un ſecret douloureux peſe ſur mon cœur. Il exige une perſonne intelligente & sûre. Votre célébrité, Monſieur, vos lumières ont enhardi ma démarche craintive, & je ne puis me confier qu'à vous; j'implore votre médiation....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous m'intéreſſez; je ſuis diſpoſé à vous ſervir. En quoi puis-je vous être utile?

LEUZON.

Monſieur, j'ai entre mes mains une ſomme conſidérable; je voudrois la faire remettre à mon Père....

M. DE SAINT-ESTIEU.

La chose est très-facile.

LEUZON.

Sans exciter cependant des recherches qui puissent me trahir.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous trahir... . Mais. . . . Comment êtes-vous compromis? . . . .

LEUZON.

Cet argent appartient à mon Père.... Il étoit dans son sécrétaire; un soir il crut sans doute l'avoir fermé..

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien!

LEUZON.

Moi dans le sein de la nuit, privé de repos & de sommeil, absorbé par de sombres idées, j'errois dans la maison; le hasard me fit appercevoir. . . . O malheureuse nuit!

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le secrétaire ouvert?

LEUZON.

Je frémis de crainte; je tressaillis de plaisir à l'aspect de cet or, & pressé par une circonstance cruelle. . . .

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah! jeune homme, qu'avez-vous fait?

LEUZON.

Je me suis avili, dégradé; mais si votre indignation me repousse, que votre humanité me protége.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quel motif a pu vous entraîner ainsi?....

LEUZON.

L'amour a causé mon malheur & mes égaremens.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah! Cet amour!.... Parlez.... Voyons.

LEUZON.

Un ami trop confiant me fit connoître son amante; frappé de la beauté de Sophie; séduit par ses qualités, j'en devins idolâtre. Sous le voile de l'amitié je lui rendis tous les soins de l'amour. Soins superflus! Sophie étoit fidelle; son cœur, dès long-tems prévenu, n'adore que Robert, & je trahis mon ami, sans plaire à sa Maitresse.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Un si mauvais succès eût dû, ce semble, vous dégager?

LEUZON.

J'eusse étouffé peut-être cette fatale flamme, un accident vint la rendre plus vive.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Qu'arriva-t-il?

LEUZON.

Le Père de Robert perdit son bien avec sa liberté; je redoublai d'ardeur & de soins auprès de Sophie: j'osai me déclarer; mais je fus vil & traitre sans être plus heureux, & mon rival fut aimé davantage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est le plus bel éloge de son amante.

LEUZON.

Je fus jaloux ; je fus irrité ; j'eſpérai mieux du Père de l'ingrate, & je cultivai ſa bienveillance. J'apprends d'une perſonne de ſa maiſon attachée à mes intérêts, que des fonds rétardés ou douteux & des engagemens preſſans le ménaçoient d'une faillite prochaine. Ce prompt revers excita mes allarmes. S'il avoit éclaté, mon Père n'eût conſenti jamais à mes deſirs, & je perdois Sophie ; l'idée étoit horrible, j'étois déſeſpéré, ma tête fermentoit..... Je cherchois des moyens..... L'occaſion s'offrit ; ma tête ſe perdit, & vous ſavez le reſte.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le Père de Sophie ſait-il que c'eſt vous qui lui avez procuré ces fonds ?

LEUZON.

Non, Monſieur ; je les fis paſſer avec adreſſe, & je les ai retirés par l'entremiſe d'un ami.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Cet ami a donc votre ſecret ?

LEUZON.

Non, Monſieur ; je l'engageai ſeulement à paroître pour quelqu'un qui avoit intérêt à n'être pas connu.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais ne vous faiſant pas connoître, qu'atten-diez-vous enfin de ce ſervice ?

LEUZON.

Il eſt ſi doux de conſerver l'eſpérance, & d'obliger

ce qu'on aime! Je fauvois la fortune & l'honneur du Père de Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Et vous portiez la douleur & peut-être la mort dans le fein de votre Père.

LEUZON.

Je le fentis trop tard!

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah, jeuneffe!

LEUZON.

Que n'ai-je point éprouvé, Monfieur, depuis que la réflexion vint éclairer mon crime? Comment exprimer mes tourmens, & cette horreur du fentiment funefte qui, dépravant mon ame, me rend perfide, lâche, infâme & fils dénaturé.

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'eft ainfi, jeune homme, qu'un feul vice introduit dans le cœur, y fait germer par degrés tous les vices, & rend chaque jour plus étroit le perilleux fentier qui le ramène au bien; mais votre repentir fincère me raffure, & puifque vous avez ces remords, vous n'avez pas befoin de leçons.

LEUZON.

Les vôtres font fur moi l'impreffion la plus vive. La probité m'eft chère; daignez m'en applanir la route. Tout ce que je vois autour de moi me déchire & m'accable. J'aime Sophie à la fureur, & je n'en fuis plus digne: je n'ofe lever les yeux fur un ami que j'eftime. La tendreffe de mon Père eft un reproche affreux, & la bonté de fes regards

m'écrafe : je fuccombe fous le poids de mon propre mépris.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Gardez-vous, mon ami, de céder à cet abattement. Vous êtes né pour triompher du vice, & vous en aurez le courage. Une paffion eft terrible : une ame neuve & faine peut s'égarer fans doute, mais fon inftinct plus fort détruit bientôt la tache indigne d'elle, & fon premier remord la rend à la vertu.

LEUZON.

Que ce difcours me confole & me charme! Je me fens déjà plus calme à côté de vous.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je dois partir demain; allez chercher vos effets, je vais vous attendre chez moi. Je me charge du refte.

LEUZON.

J'y cours, Monfieur; ah! que mon Père aura de plaifir! Il devenoit fi trifte depuis quelques jours! vous nous rendez.... ô Dieux! Je vois Sophie; je ne faurois fupporter fa préfence.



SCENE IX.

M. DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT, SOPHIE.

Madame D'HERCOURT, *à Sophie, en entrant.*

VOUS êtes trop timide, vous dis-je, il sera charmé de vous voir.... (*A son frère.*) Je vous ai fait attendre, mon frère. Agréez que pour vous dédommager, je vous présente Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il m'est doux, Mademoiselle, de vous renouveller le témoignage de l'estime & de l'intérêt que vous m'avez inspirés.

SOPHIE.

Monsieur, ces sentimens m'honorent autant que j'en suis flattée; une personne de mon état a-t-elle le droit d'y prétendre?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il n'est que deux états pour moi, le vice & la vertu. J'ai lu sur votre physionomie ce que je dois penser de vous. J'en ai dit aujourd'hui mon sentiment à quelqu'un qui vous touche de près.

Madame D'HERCOURT.

A Monsieur Belmon.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je suis très-content de lui.

SOPHIE.

C'eſt le meilleur des pères.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU *en badinant.*

Un peu perfide; il a trahi le ſecret de votre cœur; n'en ſoyez pas fâchée, je ſuis diſcret.

Madame D'HERCOURT *en badinant.*

Sophie eſt ſans rancune.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

On dit beaucoup de bien du jeune homme.

SOPHIE.

Il ne m'appartient pas de faire ſon éloge, mais s'il avoit l'honneur d'être connu de vous.....

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Votre choix me ſuffit pour le juger digne de votre attachement, & je préſage que vos vœux ſeront remplis.

SOPHIE.

Ah! Monſieur, vous ne ſavez donc pas ſes malheurs?

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

On m'en a dit aſſez pour exciter en moi le plus vif intérêt. Je me plais à voir les amans heureux, j'aime à protéger leur cauſe, & j'ai tout lieu de croire que la fortune ne détruira pas l'ouvrage de l'amour.

SOPHIE.

Quel obſtacle n'oppoſe-t-elle pas au bonheur de Robert?

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Il ne faut déſeſpérer de rien. Votre père eſt

bon ; il fait mon ſentiment ; la jeuneſſe a de grandes reſſources, & la vertu ne reſte jamais ſans récompenſe.

Madame D'HERCOURT.

Adieu, Sophie, vous me trouverez tantôt chez moi, nous parlerons plus à notre aiſe de tout ce qui vous intéreſſe.

SCENE X.

SOPHIE *penſive.*

QUE veut dire Monſieur de Saint-Eſtieu ? Il ſemble que mon père.... — Ce matin cependant il m'a paru contraire à nos deſirs....

SCENE XI.

SOPHIE, BELMON.

BELMON *en entrant.*

ROBERT eſt racheté, Volſun me l'annonce, & ma fille me le cache ? Ha ! ha ! Elle avoit ſes raiſons ce matin.

SOPHIE.

Le voilà, tâchons de pénétrer.....

BELMON.

(*A part.*) (*En allant vers Sophie.*)

Rendons-lui la pareille. — Funeſte accident ! Race infernale de Corſaires.

SOPHIE.

Qu'eſt ce que c'eſt, mon père? Qu'avez-vous?

BELMON.

As-tu vu Madame Robert?

SOPHIE.

Oui, mon père.

BELMON.

Elle ne t'a rien appris de nouveau?

SOPHIE.

Non, elle m'a engagée à dîner chez elle.

BELMON.

Tu peux y aller. — Elle n'a donc point reçu de lettre de Tétuan?

SOPHIE.

Aucune.

BELMON.

Et ſon fils ne t'a rien confié?

SOPHIE.

Rien, je vous ai tout dit.

BELMON.

C'eſt vraiment ſingulier.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Comment?

BELMON.

Oh! rien; je croyois que Madame Robert t'avoit donné des nouvelles.

SOPHIE.

Vous ſavez quelque choſe.

Digitized by Google

BELMON.

Moi? je n'ai vu personne.

SOPHIE.

Monsieur Robert est malade.

BELMON.

Cela seroit fatal dans cette circonstance.

SOPHIE.

Vous avez reçu quelque lettre.

BELMON.

C'est vrai.

SOPHIE.

De Monsieur Robert?

BELMON.

Non; de Volsun.

SOPHIE.

Que vous mande-t-il?

BELMON.

Il m'écrit que Robert n'est plus chez l'Intendant des Jardins du Roi. Ce Patron, lassé sans doute d'attendre, l'a cédé pour deux mille écus.

SOPHIE.

O ciel! à qui?

BELMON.

Tu n'en sais rien, toi? Eh bien! nous n'en savons pas davantage.

SOPHIE.

Cette famille est bien infortunée!

BELMON, *avec un dépit feint.*

Oui; c'est bien jouer de malheur! au moment

que la rançon étoit prête, & que j'allois tout arranger pour le retour de mon ami! Cet Intendant, poussé du diable, vient mettre de nouvelles entraves à sa délivrance. Tu vas chez Madame Robert, garde-toi de lui en parler; (*avec ironie.*) ni à son fils, entends-tu? Je te le défends : j'irai les voir.

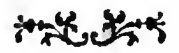
(*Sophie sort lentement, d'un air mécontent, s'arrête, se tourne à demi, regarde son père, détourne la tête lorsque son père la regarde, & s'en va.*)

SCENE XII.

BELMON, *seul.*

QUEL air de vérité! Je n'ai pas oublié le *s'il revenoit.* On veut me ménager sans doute le plaisir de la surprise; je veux le leur donner à mon tour. Ils ne savent pas que Robert est au moment d'arriver. J'en ai la premiere nouvelle. Je vais au Port; je l'attends, je m'empare de lui, je le dévance de quelques momens chez sa femme, pour préparer leur entrevue, & je les raille tous à mon aise sur le secret qu'ils m'ont fait de la rançon.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

Le Théatre représente une Chambre mal meublée.

SCENE PREMIERE.

Madame Robert travaille à quelque ouvrage de Mode.

Madame ROBERT, *seule.*

MON fils tarde bien à venir !..... Ce pauvre Garçon s'épuise de travail.

SCÈNE II.

Madame ROBERT, ROBERT fils.

Madame ROBERT.

HA ! te voilà ? Tu te fais bien attendre.

ROBERT fils.

Il y avoit de l'ouvrage pressé, il a fallu le finir. Je suis un peu fatigué.

Madame ROBERT.

Repose-toi, mon ami. L'heure du dîner approche. Nous avons compagnie.

ROBERT fils.

Qui?

Madame ROBERT.

Une jolie Demoiselle qui vient de la campagne ; elle m'a fait visite,

ROBERT fils, *avec joie.*

Sophie?

Madame ROBERT.

Ton cœur la devine aisément. (*En souriant.*) Tu ne seras pas fâché, je pense....

ROBERT fils.

Ha, ma mère!

Madame ROBERT.

Je vais tout disposer.

SCENE III.

ROBERT fils, *seul.*

ME voilà libre enfin. Ces momens de repos ne seront pas perdus pour mon Père, je vais les passer près de Sophie ; je puiserai dans son cœur, dans ses yeux, cette ardeur nouvelle qui fait surmonter le travail & la peine. Quel changement j'éprouve en moi depuis ce matin! Quelle douceur secrette elle a fait passer dans mon ame!

SCENE IV.

ROBERT fils, SOPHIE.

ROBERT fils, *joyeux.*

C'EST vous, Sophie? .... (*Sérieux.*) Qu'avez-vous?

SOPHIE.

Rien, mon ami; pourquoi cette demande? ...

ROBERT fils.

Je ne te trouve pas de la même humeur: le plaiſir de nous voir t'inſpiroit ce matin plus d'enjouement.

SOPHIE.

Le plaiſir n'eſt pas toujours épanoui. ... As-tu vu mon Père ce matin?

ROBERT fils.

Non.

SOPHIE.

Lui, nous a vu, ... il m'a parlé de toi.

ROBERT fils.

Qu'a-t-il dit, je t'en prie? As-tu pénétré ſes ſentimens?

SOPHIE.

Il a toujours de toi une opinion avantageuſe. Il convient de tes bonnes qualités.

ROBERT fils.

Et cette opinion? ces qualités?... qu'en dit-il, Sophie?

SOPHIE.

Il t'estime beaucoup; mais.... cet esclavage de ton Père,..... son infortune,..... ta position....

ROBERT fils.

Eh bien!

SOPHIE.

Il trouve tout cela bien triste.

ROBERT fils.

J'entends..... Il ne voit plus en moi qu'un misérable sans bien & sans ressources; mon malheur l'a changé; la perte de nos biens l'a détaché de mon Père & de moi; il veut disposer de ta main en faveur d'un autre, & son choix déjà fixé peut-être sur Leuzon, va mettre le comble à mes revers.

SOPHIE.

Non, mon ami; je fonde ma confiance sur les propos de Monsieur de Saint-Estieu: il m'a dit de toi des choses très-honnêtes.

ROBERT fils.

De moi? Il ne me connoît pas; je ne l'ai jamais vu.

SOPHIE.

Je l'ai vu ce matin avec Madame d'Hercourt; il venoit d'avoir avec mon Père je ne sais quel entretien, dont nous étions l'objet. Monsieur de Saint-Estieu a protégé nos intérêts, & m'a fait entendre que nos vœux seroient un jour remplis.

ROBERT fils.

Que ton cœur est aisément séduit ! Quelques propos vagues....

SOPHIE.

Il m'a parlé, te dis-je, du ton le plus propre à flatter notre espoir.... Mais ton Pere....

ROBERT fils.

Il sortira bientôt d'esclavage, & si mon bonheur ne dépend que de son retour....

SOPHIE.

Il est bien éloigné !

ROBERT fils.

Non, Sophie ; nos travaux assidus....

SOPHIE.

Hélas ! (*A part.*) S'il savoit.... Mais pourquoi l'affliger ?

SCENE V.

ROBERT fils, Madame ROBERT, SOPHIE.

Madame ROBERT.

ALLONS, mes enfans, venez vous mettre à table. Sophie fera mauvaise chere ; nous la dédommagerons dans un tems plus heureux.

SOPHIE.

On est bien en tous tems, Madame, auprès de ses amis.

ROBERT fils, *à part.*

Monſieur Belmon a quelque projet, mon preſſentiment n'a pas été trompeur.

Madame ROBERT.

Tu ne viens pas, mon fils?

ROBERT fils, *à part.*

Elle ne ſera pas à moi! (*Avec dépit.*) Ah, Leuzon!

SOPHIE, *d'un ton mignard.*

Venez donc, Monſieur Robert.

ROBERT fils.

Je vous ſuis, ma chere Sophie.

SCENE VI.

ROBERT fils, BELMON, Madame ROBERT, SOPHIE.

BELMON.

SERVITEUR, Madame Robert; bon jour, mes enfans.

Madame ROBERT.

Bon jour, Monſieur Belmon; il y a long-tems qu'on ne vous a vu.

BELMON.

Vous avez raiſon; les affaires entraînent, les jours s'écoulent; on n'a le tems de rien.....

Vous n'attendez personne à dîner, à ce que j'ai vu là-dedans ?

Madame ROBERT.

Si je croyois qu'un repas frugal eût de quoi vous tenter ? . . .

BELMON.

Ma foi, non; c'est une affaire finie. Je vous dirai même que depuis long-tems je n'avois fait de repas avec autant de plaisir. Ma fille m'a laissé seul; il m'est survenu un vieux ami que j'attendois avec impatience; nous nous sommes revus, embrassés avec transport; nous avons parlé voyages, projets, malheurs; & nous avons bu sec.

Madame ROBERT.

C'est fort bien.

SOPHIE.

Votre ami vous a rendu bien joyeux, mon père? Vous ne l'étiez pas tantôt?

BELMON.

On a comme ça des momens; l'humeur change suivant les circonstances.

SOPHIE.

Cet ami n'est donc pas si malheureux que d'autres?

BELMON.

(*A Robert, fils.*)

Tout s'arrange avec le tems.... Tu ne dis mot, toi? Il semble que tu boudes?

ROBERT fils.

Non.

BELMON.

Es-tu malade?

ROBERT fils.

Non.

BELMON.

Pourquoi donc cette humeur ſombre, taciturne

ROBERT fils.

Chacun a ſes raiſons.

BELMON.

Fi, cela ne ſied point à la jeuneſſe : quand j'étois à ton âge.....

ROBERT fils.

Vous n'aviez pas un père dans les fers.

BELMON.

Eh bien! Il faut le racheter.

ROBERT fils.

Vous parlez à votre aiſe, Monſieur, il faut deux mille écus.

BELMON.

Vous ne les avez pas?

Madame ROBERT.

Je n'en ai que les deux tiers.

BELMON.

Je completterai la ſomme.

Madame ROBERT.

Ah! Monſieur! J'accepte l'offre avec plaiſir.

BELMON, *d'un ton railleur.*

Vous n'en avez pas beſoin, il eſt inutile de feindre.

Madame ROBERT.

Comment;

BELMON.

Vous avez envoyé la rançon.

Madame ROBERT.

Moi?

BELMON.

Vous faites ainsi vos coups à la sourdine, sans prévenir vos amis.

Madame ROBERT.

Je ne vous entends pas.

BELMON.

Bon, bon, c'est un complot; vous êtes tous d'accord.

Madame ROBERT.

Je ne vous entends point, vous dis-je?

BELMON.

Robert est en chemin.

SOPHIE.

Quoi! Se peut-il?

ROBERT fils.

Mon père en chemin? Hélas!

BELMON.

Je le sais de très-bonne part, vous l'avez racheté; mon ami me l'a dit, il vient de Tétuan.

Madame ROBERT *toujours vivement.*

Il connoit mon époux?

BELMON.

Oh! Je vous en réponds.

Madame ROBERT.

Qu'en dit-il? Que fait-il? Je veux voir votre ami.

ROBERT fils.

J'y vais tout-à-l'heure, ma mère.

BELMON.

Robert se porte bien, il arrive.

Madame ROBERT.

Cela n'est possible.

BELMON.

Ha! Vous ne voulez pas en convenir, gardez donc vos secrets : je vous apprends que j'en sais plus que vous, il est ici.

SOPHIE.

Que dit-il?

ROBERT fils.

Quoi?

Madame ROBERT.

Que dites-vous?

Tous à la fois.

BELMON *avec explosion de joie..*

Oui, mon ami, ton père, votre époux... le voilà.

SCENE VII.

BELMON, ROBERT fils, ROBERT père, Madame ROBERT, SOPHIE.

ROBERT fils.

MA femme ! mes enfans !

Madame ROBERT.

Mon époux !

ROBERT fils.

Mon père !

SOPHIE.

Monsieur Robert !

Tous à la fois, & du même cri de surprise & de joie.

La mère & le fils se grouppent auprès du père. Sophie d'un côté, Belmon de l'autre, contemplent ce spectacle. Il y a un moment de silence.

SOPIE.

O doux moment !

ROBERT, pere, *tendrement.*

Mon cher fils ! Ma chère femme !

Madame ROBERT, *tendrement.*

Robert !

ROBERT fils.

O mon père !

BELMON, *à part, s'essuyant les yeux.*

On pourroit bien supporter quelque tems d'esclavage à ce prix là.

ROBERT père.

Laiſſez-moi reſpirer : je ſuccombe à tant d'émotions : l'aſpect de mon pays, vos embraſſemens ont porté dans mon ame une joie !.... Je ſuis au ſein de ma famille !... Je vois autour de moi ce que j'ai de plus cher.

ROBERT fils.

Le Ciel enfin plus favorable a terminé vos peines !

ROBERT, *père*.

Je les ai bien ſenties, mes amis ; j'en ai bien dévoré l'amertume ; elles auroient moins abattu mon courage, ſi j'euſſe reſté ſeul en bute à l'infortune ; mes jours ſont peu de choſe, mais l'image de votre ſituation me faiſoit ſentir l'adverſité dans toute ſon horreur.

Madame ROBERT.

Hélas ! nous ne penſions qu'à toi !

ROBERT père.

Le ſort, vous le ſavez, me fit tomber ſous le pouvoir d'un Patron avare & dur, qui croyoit être humain, parce que l'âpreté du gain ne lui permettoit pas d'être barbare ; il allégeoit mon travail, & ne vouloit rien diminuer de ma rançon ; ſa cruelle pitié ménageoit mes forces, & ſon avidité déchiroit mon ame : il laiſſoit flétrir par la douleur les reſtes d'une vie utile à vos beſoins ; le ciel a voulu la conſerver pour vous ; il a béni votre amour & vos ſoins ; un ſeul inſtant vient d'effacer mes peines, & mon cœur eſt livré tout entier au ſentiment du bonheur qu'il n'oſoit eſpérer.

Madame ROBERT,

Eh! Qui s'y feroit attendu? Je ne puis t'exprimer!.....

ROBERT père.

Ah! Tout ce que vous avez fait pour moi, m'explique affez votre joie ; mais permettez à ma tendreffe de vous faire un reproche. Pourquoi porter fi loin la prévoyance à mon égard ? Ne fuffifoit-il pas de payer mon paffage & ma rançon? Pourquoi ce vêtement fi voifin du luxe ? & pourquoi ces douze cens livres qu'on m'a remifes à mon départ ?

Madame ROBERT.

Que veux-tu dire ?

ROBERT père.

N'étoit-il pas prudent de mettre à l'abri du péril ce fruit précieux de votre travail ? Si j'euffe péri dans le trajet, que feriez-vous devenus? Accablés du regret de ma perte & privés de ces fonds, vous retombiez dans l'indigence & dans le défefpoir.

Madame ROBERT, *très-furprife.*

Je ne comprends rien à ce difcours, mon ami; cette rançon, cet habit, ces douze cents livres; je ne fuis pour rien dans tout cela. . . . Ce n'eft pas moi qui t'ai racheté.

ROBERT père.

Que dis-tu, chère époufe?

BELMON, *à part.*

En voici bien d'une autre.

Madame ROBERT.

Je n'avois pas la fomme.

ROBERT père.

Que les instans du plaisir sont rapides! Il y a dans ce secret je ne sais quoi qui me trouble.

SOPHIE.

Tout ceci me confond.

Madame ROBERT.

C'est incroyable.

ROBERT fils, *avec une vivacité soudaine, mêlée de joie.*

Il me vient une idée.... Oui.... c'est lui.

ROBERT père, *vivement.*

Qui?

ROBERT fils.

Vous souvient-il, ma mère, de cet inconnu à qui je racontai nos malheurs dans mon batelet, & qui me donna sa bourse?

Madame ROBERT.

Oui.

ROBERT fils.

Il me fit bien des questions sur l'état de mon Père. Je le vis attendri sur mon sort; & c'est lui qui l'a racheté, n'en doutez pas....

BELMON, *à part.*

Quel conte!

ROBERT père, *à sa femme.*

Qu'est-ce que c'est que cet inconnu?

SOPHIE.

Voici Monsieur Hamberg.

Madame ROBERT, *à son mari.*

Je te dirai cela.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HAMBERG.

BELMON.

BON jour, mon ami.

HAMBERG.

Bon jour, Belmon; je viens de chez toi, je voulois te parler. (*A Monsieur & à Madame Robert.*) Agréez que je vous félicite d'un retour depuis si long-tems désiré.

ROBERT père.

Je suis très-sensible à votre honnêteté. Nous allons vous laisser libres.

HAMBERG.

Point de dérangement, je vous prie.

BELMON.

Non, non; le dîner les attend.

Madame ROBERT, *à son mari.*

Viens; que je te conte l'aventure. (*Ils sortent.*)

ROBERT fils, *bas à Sophie.*

Viendroit-il lui parler pour son fils?

BELMON, *à Hamberg.*

Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher?

SOPHIE, *bas à Robert.*

Nous le saurons, mon Père me dit tout. Allons, mon ami, ne t'inquiète pas.

SCENE

SCENE IX.

BELMON, HAMBERG.

HAMBERG, *bas*, *en confidence.*

JE suis dévoré de chagrin, Belmon. Il y a deux mois qu'un fatal événement m'obligea d'épuiser les ressources que j'avois parmi mes amis, pour acquitter des lettres-de-change ; quatre cens louis en or venoient de m'être enlevés dans ma maison.

BELMON.

Ciel ! Que me dis-tu là ?

HAMBERG.

Je n'ai point fait de bruit, pour ne pas éveiller le créancier avide, qui cause alors notre ruine, en voulant assurer ses fonds.

BELMON.

C'est très-bien : mais comment est-il arrivé ? ....

HAMBERG.

J'étois excédé ce jour-là de travail, je comptois, je serrois de l'argent : ce jeune homme que j'ai pris depuis peu sur ta parole, survint ; il me parla d'affaires ; je fus distrait ; je suivis quelque objet du moment ; il étoit tard ; je sortis pour le reste de la soirée. Le lendemain je m'apperçois que ma caisse est ouverte & mon or disparu.

BELMON.

Et tu l'avois fermée ?

HAMBERG.

Je ne m'en ſouviens pas.

BELMON.

Point d'effraction ?

HAMBERG.

Non.

BELMON.

Quelqu'un s'introduiſit chez toi. . . .

HAMBERG.

C'eſt sûrement quelqu'un qui connoiſſoit bien les êtres.

BELMON.

Cet accident me frappe. Robert t'a bien gardé le ſecret, il ne m'en a pas dit un mot.

HAMBERG.

Toi, qui connois ce jeune homme, Belmon, es-tu bien sûr de lui ?

BELMON.

Très-sûr; il eſt honnête & ſage : tu peux être tranquille à ſon égard.

HAMBERG.

Je ne penſois pas à lui : c'eſt le retour inopiné de ſon père que je t'ai vu embraſſer ſur le port, qui m'a tout-à coup fait ombrage.

BELMON.

S'il a pu te venir quelqu'inquiétude, tu dois bannir tout cela. Ce garçon a des mœurs, & j'en réponds.

HAMBERG.

Il eſt ſurprenant qu'après la bienveillance que je

lui témoignois, il ne m'ait point parlé de la délivrance de son père ?

BELMON.

Il ne la savoit pas.

HAMBERG *plus surpris par degrés.*

Quoi ! Sa mère ne lui a point fait part ?....

BELMON.

Sa mère l'ignoroit.

HAMBERG.

Ha ! Ha ! Robert a donc trouvé là-bas des ressources ?

BELMON.

Robert n'est pas plus instruit qu'eux.

HAMBERG.

Mais comment donc ?...

BELMON.

C'est une énigme, mon cher, & nous ignorons tous qui peut l'avoir racheté.

HAMBERG *pensif.*

Ce que tu me dis-là me paroit bien singulier.

BELMON.

Très-singulier vraiment.

HAMBERG.

Et le fils ne sait absolument rien ?

BELMON.

Non ; il croit que c'est quelqu'un qui un soir lui donna de l'argent...

HAMBERG.

Oui, il m'a conté cette avanture. Qu'elle apparence que cet homme ?....

BELMON.

Ho! C'est une idée.

HAMBERG.

Je fais une réflexion.

BELMON.

Quoi?

HAMBERG.

Ce jeune homme ne soupiroit qu'après le retour de son père. Je sais qu'il adore ta fille. Sa position a bien pu l'allarmer. L'amour est fougueux à son âge... Ne connoissant pas l'état de mes affaires, & se proposant d'ailleurs de rembourser cette somme, n'auroit-il pas secrettement envoyé....

BELMON *brusquement & vivement.*

Cela ne se peut point; on ne fait pas pour une bonne action, une action malhonnête, & ma fille ne l'auroit point aimé s'il en avoit été capable.

HAMBERG.

Mon sort est bien cruel! Il est affreux de manquer à ses engagemens quand on n'a rien à se reprocher.

BELMON.

Je suis touché de ton malheur. Je ne possede pas, dans ce moment, une somme considérable, mais ce que je puis avoir est bien à ton service.

HAMBERG.

Je ne refuse point; je verrai. Au surplus, je ne perds pas encore l'espoir de découvrir l'auteur. Je cherche des traces. Peut-être....

BELMON.

Il ne faut rien négliger, mon ami, l'objet vaut bien la peine qu'on n'épargne pas ses démarches.

HAMBERG.

Adieu; je te laisse : tu dois ces momens à l'amitié. Nous nous reverrons.

BELMON.

Je suis ton serviteur.

SCENE X.

BELMON, SOPHIE, ROBERT fils.

(*Sophie & Robert fils entrent pendant ce monologue.*)

BELMON *pensif.*

C'EST un cruel accident..... L'histoire de cette rançon..... Je suis sûr du jeune homme...... (*Avec dépit.*) Cet Hamberg.... Quand on a du chagrin, on n'est ni prudent ni juste : un mot lâché circule en confidence, & flétrit sourdement une réputation.... Mais s'il étoit vrai que cet inconnu....

SOPHIE, *à Robert fils; à l'écart.*

Madame d'Hercourt m'attend : Monsieur de Saint-Estieu nous protège; ils apprendront tous deux avec plaisir le retour de ton Père. (*Elle sort.*)

BELMON.

Oui, c'est le seul moyen de convaincre Hamberg, & de mettre mon esprit en repos.

SCENE XI.

BELMON, ROBERT fils.

BELMON.

EH bien! mon ami, nous étions bien joyeux tout-à l'heure, voilà comme tout change. Ton père.... Cette rançon l'occupe, le chagrine.

ROBERT fils.

L'aventure du batelet l'a rendu plus tranquille.

BELMON.

Et tu crois fermement que cet homme l'a racheté ?

ROBERT fils.

Oui, j'ofe l'affurer.

BELMON, *fouriant avec bonhommie.*

Tu fais donc quelque chofe.... Fais-moi cette confidence, je t'en prie.

ROBERT fils.

Je vous protefte que je ne fais plus rien.

BELMON.

Un inconnu ne donne pas fon argent fans favoir comment il le place.

ROBERT fils.

Ah ! vous n'avez pas vu comme moi cette fenfibilité, cet intérêt que le malheur excite dans un ame comme la fienne!

BELMON.

Il dût être bien attendri ! .... Cependant le myſtère qui nous agite eſt plus important que tu ne penſes ; & nous n'aurons point de repos qu'il ne ſoit éclairci.

ROBERT fils.

Je le deſire autant que vous.

BELMON.

C'eſt qu'il y a des circonſtances où les événemens les plus ſimples peuvent prendre dans le monde une tournure ſingulière.

ROBERT fils.

Cela peut être ; mais....

BELMON.

Tu connois la vieille amitié qui me lie à ta famille, je te ſuis attaché dès l'enfance ; je t'aime.

ROBERT fils.

Autrefois.

BELMON.

Et toujours..... Je ſuis auſſi jaloux que toi-même de ton honneur.

ROBERT fils.

Je le crois.... Mais pourquoi?...

BELMON.

Ce pauvre Hamberg eſt venu me confier ſon infortune.... Tu n'en avois rien dit.

ROBERT fils.

Il avoit exigé le ſilence.

BELMON.

Il n'a pas retrouvé ſon argent.... Cet homme a bien du ſouci.

ROBERT fils.

J'en ſuis vraiment affligé.

BELMON.

Ton père eſt racheté : on ne ſait ni par qui, ni comment.

ROBERT fils.

Je vous l'ai dit.

BELMON.

Cet inconnu..... Mais c'eſt qu'il faut le connoître..... Cette aventure d'Hamberg,.... cette délivrance de ton père,... à la même époque ;... cela fait naître des idées....

ROBERT fils.

Que dites-vous ?

BELMON.

L'eſprit d'Hamberg travaille, cet homme eſt déſolé.

ROBERT fils.

Auroit-il eu l'audace ?

BELMON.

Il n'eſt pas obligé comme moi de connoître tes mœurs, ton caractère.

ROBERT fils.

Je vous entends. O Dieux !

BELMON.

Je ne dis pas....

ROBERT fils.

Je vois d'où part la calomnie. Ah, le traître!

BELMON.

Qui?

ROBERT fils.

Leuzon.

BELMON.

Leuzon?

ROBERT fils.

Pour réussir plus sûrement à m'enlever Sophie, le lâche veut me ravir l'honneur.... Ah! je m'en vengerai.... Je me sens une rage.

BELMON.

Je ne t'entends pas.

ROBERT fils.

Leuzon m'entendra mieux.

BELMON.

Où vas-tu?

ROBERT fils.

Je sors.

BELMON.

Ecoute.

ROBERT fils.

Je sais tout.

BELMON.

Ecoute-moi, te dis-je?

ROBERT fils.

Eh bien!

BELMON.

Tu parles de Leuzon, de Sophie; explique-moi celà.

ROBERT fils.

Leuzon eſt amoureux de votre fille....

BELMON.

Lui?

ROBERT fils.

Il en eſt éperdu, vous-dis-je. Il a ſu le retour de mon père; il l'a redouté, ſans doute; & ſa baſſe jalouſie a ſurpris la crédulité de Monſieur Hamberg, qu'il a fait agir auprès de vous pour me noircir dans votre eſprit, & pour vous éloigner de m'accorder Sophie.

BELMON.

Ha! ha!

ROBERT fils, *avec une fureur concentrée.*

Il ne me connoît pas, le perfide : il a beau vous flatter, je vous jure qu'il ne l'aura qu'avec ma vie.

BELMON.

Et tu l'aimes donc bien?

ROBERT fils.

Si je l'aime! Tout ce que la beauté, la vertu réunies peuvent exciter de tranſports....

BELMON.

Eh bien! arrangeons-nous, mon ami; ce Leuzon te tourmente; & moi, c'eſt l'inconnu. Je tiens à cette découverte; & je veux, s'il eſt poſſible, en venir à bout.

ROBERT fils.

Vous ſerez ſatisfait, je chercherai l'objet de ma reconnoiſſance, & le tems qui dévoile tout....

Digitized by Google

BELMON.

Tiens ; je ne fais pas les choſes à demi ; je n'ai qu'une parole : l'homme une fois reconnu, je te donne ma fille.

ROBERT fils.

Sophie.... Monſieur Belmon.... Eſt-il bien vrai ?....

BELMON.

Je te la donne.

ROBERT fils, *avec enthouſiaſme.*

Mon bonheur eſt certain. Puiſque le Ciel plus propice a ramené mon père dans ces lieux, mon bienfaiteur eſt inſtruit, il n'eſt pas loin de nous ; on ne fuit pas les cœurs qu'on rend heureux. Ce ſauveur d'une famille entière viendra contempler ſon oùvrage ; & ſa préſence, objet de tous mes vœux, mettra le comble à ma félicité.

SCENE XII.

BELMON.

JE ne demande pas mieux : mais la confiance de ce jeune homme dans cet inconnu m'étonne..... Il y a là quelque choſe que je ne conçois pas.

SCENE XIII.

BELMON, ROBERT père. Madame ROBERT.

Madame ROBERT.

OU eſt mon fils ?

BELMON.

Il eſt ſorti, le cœur rempli de zèle pour chercher votre bienfaiteur.

ROBERT père.

Donner à mon fils une ſomme, & racheter encore à grands frais un eſclave inconnu ! Qu'en penſes-tu, Belmon ?

BELMON.

Cela paroît bien fort.

Madame ROBERT.

Pourquoi non, puiſque mon fils l'aſſure.

ROBERT père.

Hé ! Peut-il l'aſſurer ?

BELMON.

Il perſiſte du moins avec trop de fermeté pour ne pas être du ſecret.

ROBERT père.

Mon eſprit inquiet ſe tourmente en vaines conjectures, & j'ai à cœur d'approfondir la vérité.

BELMON.

Employons les moyens qui nous reſtent. Toi, tu iras parler au Capitaine du Vaiſſeau qui t'a porté; il pourroit te donner quelques renſeignemens. Il faut auſſi s'informer adroitement chez les banquiers. Moi, j'interpellerai ma fille, les amans ne ſe cachent rien, & je ſais comment je dois m'y prendre. Vous, tâchez de gagner votre fils. Une nouvelle raiſon, un intérêt nouveau nous font une néceſſité de percer ce myſtère.

ROBERT père.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

BELMON.

Viens, mon cher. Puiſſe une journée que je trouvois ſi belle, ſe terminer par une heureuſe fin.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, ROBERT fils.

SOPHIE.

COMME te voila fait?

ROBERT fils.

Ah! Sophie!

SOPHIE.

D'où te vient ce désordre, mon ami? D'où vient cette émotion?

ROBERT fils.

J'ai parcouru, comme un insensé, les quartiers les plus fréquentés de la ville, cherchant de tous côtés mon bienfaiteur & mon ennemi. Mon cœur suffit à peine aux sentimens dont il est agité. La douleur, le plaisir, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte y régnent tour-à-tour, & le destin bisarre semble réunir à la fois tout ce qui m'accable & tout ce qui m'enchante, pour épuiser ma sensibilité.

SOPHIE.

Que s'est-il donc passé entre mon père & toi, depuis ma sortie?

ROBERT fils.

L'abattement où me plongeoient mes peines, égarant ma raison, j'osai le soupçonner de destiner sa fille à des engagemens formés par la cupidité..... Combien je m'abusois! Qu'avec transport abjurant mon erreur, j'ai bientôt reconnu les traits dont tu me l'avois peint! Il m'a promis ta main, si je puis retrouver le libérateur de mon père.

SOPHIE.

Tu le découvriras, Robert; un pressentiment flatteur me l'annonce.

ROBERT fils.

Et moi, Sophie, je suis atteint de la plus vive crainte. Pardonne à l'excès du malheur & de l'amour. La douce confiance séduit facilement les cœurs favorisés du sort; mais l'adversité la repousse.

SOPHIE.

Ce généreux inconnu voudroit-il se dérober lui-même à vos desirs? Son plaisir le plus doux n'est il pas de voir sa récompense écrite dans vos yeux?

ROBERT fils.

Il y va de l'honneur, Sophie. Tu ne sais pas à quel point Leuzon ose pousser l'outrage, il a voulu me perdre dans l'esprit de ton père, en étayant sa noire calomnie sur le malheur d'Hamberg.

SOPHIE.

Quoi! Leuzon?.....

ROBERT fils.

Hé! Quel autre que lui en eût été capable? Le lâche évite ma rencontre.

SOPHIE.

Je voulois, mon ami, ménager ta délicateſſe; mais puiſque tu ſais tout, apprends qu'il vient de ſe paſſer à ce ſujet, entre mon père & moi, une ſcène qui ſera long-tems chère à mon cœur, puiſqu'elle m'a prouvé ſa tendreſſe.

ROBERT fils.

Quelle eſt-elle.

SOPHIE.

Monſieur de Saint-Eſtieu, ni Madame d'Hercourt n'étant pas chez eux, j'ai regagné ma demeure. J'étois avide de connoître, pour nos intérêts, l'effet que le retour de ton père avoit produit ſur le mien, & je l'attendois avec une émotion qui me tenoit dans un état pénible. Il eſt enfin arrivé: jamais il ne m'avoit paru d'une humeur ſi ſévère &...... Ciel! les voici tous deux.

ROBERT fils.

Qui?

SOPHIE.

Mon père & le tien; éloigne-toi. Ta mère veut te voir, tâche de la joindre, elle doit être au Port. Je m'y rendrai. Je vais retourner chez Madame d'Hercourt; Monſieur de Saint-Eſtieu part demain.

❦

SCENE II.

BELMON, ROBERT père.

ROBERT père.

Le Capitaine ne fait rien, j'en suis pénétré de douleur. Après ce que tu m'as raconté d'Hamberg, il faut que l'auteur d'une action si noire, ou celui de ma délivrance, découverts, rendent à mon fils toute son innocence.

BELMON.

Je le sens comme toi.

ROBERT père.

Mon fils est vertueux, & je ne crains rien de lui qui l'avilisse. Le desir de me voir, de terminer mes peines, de s'unir à Sophie auroient bien pu le porter à des engagemens....

BELMON.

Est-ce qu'il auroit trouvé du crédit?

ROBERT père.

Sa probité connue aura suffi peut-être à ces ames atroces qui fondent des profits infames sur le malheur des gens de bien.

BELMON, *d'un air content.*

Je crois, mon cher, qu'il ne s'est point mêlé de ta rançon; il n'en auroit point fait un secret à ma fille, & Sophie n'est pas capable de me tromper.

ROBERT père.

Eh bien ! mon ami, cet entretien ? comment s'eſt-il paſſé ?

BELMON *gaiement.*

Oh ! je m'en ſuis tiré à merveille. En entrant je me ſuis compoſé de mon mieux : la contenance grave, l'œil ſévère & ſombre, l'air rebarbatif, & j'ai fait quelques tours dans la chambre, ſans dire mot.

ROBERT père, *en ſouriant.*

Bien.

BELMON.

Elle, tapie dans un coin, faiſoit ſemblant d'être fort attentive à quelque ouvrage de broderie ; mais par intervalles je l'ai ſurpriſe qui me regardoit furtivement, pour obſerver ma contenance ; & preſſée du deſir de me faire parler, elle m'a dit d'un ton doux & timide : *Eſt-ce que vous vous ſentez indiſpoſé, mon père?* Oui, j'ai le cœur bleſſé. Je croyois avoir la confiance & l'amitié de ma fille, & je ne les ai plus. Je la bleſſois elle-même au vif; ſon cœur ſe gonfle, ſon viſage s'anime, ſes yeux ſe chargent.

ROBERT père, *en ſouriant.*

La pauvre enfant!

BELMON, *imitant Sophie.*

Pouvez-vous, mon père, m'adreſſer cet injuſte reproche ? — L'amour t'égare, ma fille, & ton père a déjà moins d'empire ſur toi que ton amant. Tu m'as caché le retour de mon ami. — *Je ne le ſavois pas.* — Et le *s'il revenoit* de ce matin, n'eſt-

il pas une preuve ſans réplique ? Elle m'a juré que ces mots n'étoient ſortis de ſa bouche que d'après la généroſité de l'inconnu & les épargnes de ta maiſon.

ROBERT père.

Ta Sophie eſt charmante, Belmon ; & je la crois ſincère.

BELMON.

J'ai voulu feindre alors pour me convaincre mieux, en l'excitant davantage ; & ramenant l'aventure d'Hamberg, j'ai témoigné beaucoup d'inquiétude. Enfin, puiſque tu ne ſais rien, ai-je dit, ma fille, je te plains d'avoir donné ton affection à quelqu'un dont tu n'as pas les ſecrets ; il y a dans cette affaire une obſcurité qui m'offenſe : j'avois des vues ſur ce jeune homme, mais j'ai changé d'avis : je vois qu'il ne te convient pas, & je ſais d'ailleurs un parti plus ſortable. — A ces mots, mon ami, plus de timidité, plus de crainte ; elle a fait éclater avec force ſes ſentimens ſecrets ; & ſon cœur, encore ſurchargé de ſa peine, s'eſt ſoulagé tout-à-coup ; elle eſt tombée à mes pieds, les yeux noyés de larmes & me tendant les bras ; atteſtant ſa tendreſſe pour ſon père, & l'innocence, & les vertus de ton fils. Ces mouvemens, cet air, ce ton, ſes yeux, cette attitude, tout m'a tourné la tête, mon rôle s'eſt évanoui ; j'ai relevé ma fille ; & la preſſant contre mon ſein, nous avons confondu nos ames & nos pleurs.

ROBERT père.

Ha ! qu'en de tels momens on ſent bien le plaiſir d'être père !

Digitized by Google

BELMON.

Nous ne fommes pas plus inftruits fur le fond de la chofe, mais. . . . J'apperçois. . . . Quelle heureufe rencontre!

ROBERT père.

Qui?

BELMON.

Un homme de poids, un homme sûr, Monfieur de Saint-Eftieu.

ROBERT père.

Le frère de Madame d'Hercourt? Ce célèbre ?....

BELMON.

Lui-même. Il faut le confulter.

ROBERT père.

Ah, Dieux! Que je ferois charmé! . . . . . . Comment ofer?

BELMON.

C'eft fon plaifir à lui d'être utile. Je l'ai vu ce matin; il m'a parlé avec bonté de nos enfans : il veut que je donne ma fille à ton fils, & que je lui cède mes fonds : c'eft une bonne tête pour les confeils.

SCENE III.

M. DE SAINT-ESTIEU, ROBERT père, BELMON.

M. DE SAINT-ESTIEU, *en entrant.*

TACHONS de parler à quelque Capitaine du Levant. . . . . Ha ! je vous retrouve, Monſieur Belmon.

BELMON.

Monſieur, l'ami dont je vous ai parlé ce matin, l'eſclave de Tétuan. . . .

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

BELMON.

Eſt de retour.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Quoi ! Robert ?

BELMON.

Le voilà.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU. *Il va vers Robert, pere, avec empreſſement.*

O Père infortuné ! Vos malheurs ont pénétré mon ame, & je ſens le plus doux plaiſir à vous voir. Vous avez bien ſouffert ?

ROBERT père.

Monſieur, ſi je n'avois eu d'autres peines que la dépendance les fers, le travail, c'eût été peu

de chose. Une vie pénible ne m'auroit pas effrayé, j'en avois l'habitude; mais la privation de ma famille, ce desir, ce besoin de l'épanchement, ont fait le vrai tourment de mon esclavage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il a dû vous être bien doux de revoir ces objets de votre tendresse?

ROBERT père.

Il est vrai que dans les premiers momens j'ai senti plus qu'on ne peut exprimer; mais ce jour si beau ne s'écoule pas sans nuage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Comment?

BELMON.

Robert est arrivé croyant ne devoir sa rançon qu'aux travaux de sa famille; on en vient aux éclaircissemens, & ce n'est plus cela. Nous sommes confondus. Le fils s'est rappellé je ne sais quelle histoire d'un batelet, d'une bourse; il prétend qu'un inconnu a racheté son père, & je crois même qu'il le cherche.

M. DE SAINT-ESTIEU, *à lui même.*

Ha! ha!

BELMON.

Mais, par une fatalité cruelle en cette conjoncture, une très-forte somme enlevée au Commerçant chez qui je l'avois fait placer, lui laisse sur sa fidélité quelqu'impression funeste, qu'a produit le retour de son Père & leur situation; ainsi notre plus vive peine naît de nos plaisirs mêmes,

& nous cherchons en vain le moyen de ſortir de nos perſplexités.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Cela n'eſt pas bien difficile.

BELMON, *à part.*

Vivent les gens d'eſprit !

Monſieur DE SANIT-ESTIEU.

Comment ſe nomme le commerçant ?

BELMON.

Hamberg.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien ! ſoyez tranquilles : Hamberg en cet inſtant a recouvré ſes fonds.

BELMON.

Quoi, Monſieur ?

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Ils ſont entre ſes mains, j'en ſuis sûr. (*A Robert père.*) Homme trop malheureux, ne répandez plus d'amertume ſur des momens deſtinés à la plus douce joie. Votre rançon paroît être un bienfait certain.

ROBERT père.

Vous le croyez, Monſieur ?

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Moi ? Je n'en doute point.

BELMON, *à part.*

Ma fille avoit raiſon.

ROBERT père.

Votre diſcours m'étonne, Monſieur ; ſi mes

amis avoient pu me délivrer, ils ne m'auroient point laissé languir dans l'esclavage; & si je suis étranger au bienfaiteur, comment m'a-t-il choisi de préférence à tant d'infortunés qu'il a pu trouver sur ses pas?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais vous tout comme un autre. Le sort a décidé, je pense. La sensibilité vivement excitée, ainsi que l'arbre agité par les vents, laisse tomber ses fruits: heureux qui les recueille.

BELMON.

Une si forte somme! des soins si prévoyans!

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous? époux, pères, amis, citoyens sensibles, vous penseriez assez mal de l'espèce humaine pour douter d'un bienfait?

ROBERT père.

Hélas! Monsieur, dans mon état obscur....

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh, quoi! l'active bienfaisance, ce sentiment émané des Cieux pour consoler la terre, n'y chercheroit que de grands noms & des revers fameux? Tous les mortels sont égaux à ses yeux, & partout elle porte à l'humanité plaintive une existence plus douce, & l'oubli du malheur.

ROBERT père.

Vous m'avez consolé. Je sens que le plaisir renaît dans mon ame, & je n'aurois plus rien à desirer, si je pouvois apprendre quel est cet homme généreux. . . .

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je ne puis vous le dire; mais je crois que la

Providence dispose à son gré les événemens, pour ménager un prix à la vertu.

BELMON.

Certes, l'auteur de ce bienfait doit être un mortel d'une espèce bien rare?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Pourquoi cela?

BELMON.

Monsieur, huit mille livres! . . . .

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

La somme est relative aux facultés du Bienfaiteur. (*A Robert.*) Hé! croyez que vous n'êtes point en reste avec lui. Sans doute que son cœur le dédommage bien de son argent.

ROBERT père.

Que le vôtre, Monsieur, est bien digne de votre renommée! Vous parlez des bonnes actions comme un homme qui a coutume de les pratiquer. Mais je ne sens pas moins vivement tout ce que je dois à mon Bienfaiteur. Ah! si je puis le connoître!

BELMON.

Nous le connoîtrons, mon ami; cet homme a voulu donner aux tiens le plaisir de la surprise, mais dès qu'il te saura de retour, il quittera l'incognito; n'est-ce pas, Monsieur?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je ne saurois répondre sur ce point. Le mariage de Sophie & la société avec le jeune homme, voilà ce qui nous intéresse.

Digitized by Google

BELMON.

Tout se fera, Monsieur, comme vous me l'avez conseillé. Allons trouver nos enfans; je sens que j'embrasserai ton fils avec plaisir. Pardonnez à notre indiscrétion.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous ne m'avez privé de rien. Ma promenade est faite, & mon objet est rempli.

SCENE IV.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

J'AI pensé me trahir. Quel piége dangereux que la reconnoissance! Comme l'ame est entrainée vers les malheureux qu'on a servis! Un moment de plus, j'obtenois le prix de mon bienfait, j'en perdois le plaisir.

SCENE V.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE, Madame D'HERCOURT.

Madame D'HERCOURT *à Sophie, en entrant.*

VOICI mon frère, il faut lui raconter cela.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ce lieu n'est pas sûr.... Le jeune homme cherche.

Madame D'HERCOURT.

Je vous trouve à propos. Vous ferez étonné des événemens finguliers que je viens d'apprendre de Sophie. Monfieur Robert....

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Je fuis inftruit, ma fœur; Monfieur Robert & Monfieur Belmon viennent de quitter ces lieux, & j'ai rendu le calme à leur efprit. Je vous ai préfagé ce matin, Mademoifelle, que vos vœux feroient remplis. Ce foir, je vous l'affure: j'en ai la parole.

SOPHIE.

Que je fuis redevable à vos bontés, Monfieur! Le jeune Robert n'y fera pas moins fenfible. Il fera bien vengé du noir foupçon que le fils de Monfieur Hamberg a formé contre fon honneur, pour le faire adopter à mon père.

SCENE VI.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE, LEUZON, Madame D'HERCOURT.

LEUZON, *accourant.*

MADEMOISELLE, permettez qu'à vos pieds.....

SOPHIE.

Le voilà, Monfieur, il ofe fe préfenter à mes yeux.

LEUZON.

Ah ! Daignez m'écouter ! Le puissant motif qui m'anime.....

SOPHIE.

Éloignez-vous, vous me faites horreur.

LEUZON.

Daignez, belle Sophie, calmer un injuste courroux.

SOPHIE, *à Monsieur de Saint-Estieu.*

Vous ne connoissez pas, Monsieur, la noirceur de son ame ! Le trait qu'il a fait aujourd'hui....

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Quelque erreur vous abuse, Mademoiselle, Leuzon est innocent.

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur ?..... Mais Robert tout-à-l'heure...

LEUZON.

Je viens de l'embrasser.

SOPHIE.

Robert?

LEUZON.

Un mot de ma bouche a dissipé son juste ressentiment. L'odieux soupcon qui l'avoit excité, n'étoit pas mon ouvrage. Il sait que c'est moi qui suis le coupable ; il n'est plus tems de rien dissimuler. Je ne souffrirai pas qu'une ame honnête & vertueuse, qu'un ami que j'honore, soit un seul instant chargé de mon ignominie. Si je fus assez bas pour me souiller d'une mauvaise action, je ne serai du moins pas assez lâche pour garder le silence.

SOPHIE.

Dans quel étonnement! . . .

LEUZON.

En vous cachant le motif de mon crime, je vous en dois l'aveu. Je le dois à Monſieur Belmon; je le dois à mon père; je le ferois à la face de l'Univers. Mon ame eſt ſoulagée, & jamais la honte ne pourra m'humilier autant que mes remords.

Monſieur DE SAINT-ESTIEU.

Je ſuis content de ce trait, jeune homme; & je réponds de vous pour la vie. Mais qu'un ſecret ſi délicat demeure à jamais entre nous, Robert, Sophie, ma ſœur & moi : nous ne le trahirons pas. Monſieur Hamberg jouit en ce moment des fonds que vous m'avez remis; & puiſqu'il a retrouvé le repos, épargnez-vous un indiſcret aveu; n'altérez pas ſa confiance, & n'allez pas affliger la tendreſſe d'un père.

Madame D'HERCOURT.

Je ſuis de votre avis, mon frère.

SOPHIE, *à Leuzon.*

Monſieur, vous me voyez confuſe de mes torts : comme Robert, je vous ai fait injure. . . .

M. DE SAINT-ESTIEU, *à Sophie.*

Oui, trop ſouvent les apparences ſéduiſent; le fantôme de la prévention trouble le jugement, & l'erreur cruelle s'établit.... C'eſt ainſi que des Juges ſévères, n'enviſageant dans l'accuſé que le coupable, ſont quelquefois égarés par de biſarres combinaiſons du ſort.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, fils; Madame ROBERT.

SOPHIE, *allant vers Robert fils.*

AH! mon ami, viens, viens.

M. DE SAINT-ESTIEU, *à demi voix.*

Ah, Ciel!

ROBERT fils, *à Sophie.*

Nous te cherchions.

SCENE VIII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT père, BELMON.

BELMON, *à Robert père, en entrant.*

LES voici.

SOPHIE, *à Monsieur Robert & à son père qu'elle voit entrer.*

D'un cri de joie.

L'argent est retrouvé; il est rendu!

ROBERT fils.

Il apperçoit M. de Saint-Estieu, l'envisage, pousse le cri de la plus vive surprise.

C'est lui! (*il vole à ses pieds, & tombe comme vanoui*), mon bienfaiteur!

Monſieur de SAINT-ESTIEU.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur, qu'avez-vous?

ROBERT fils.

Je vous revois, ô mon Dieu tutelaire! tant de courſes perdues ont trompé mon attente... Je vous retrouve; il embraſſe enfin vos genoux ce Batelier malheureux, ce Robert qui doit à vos bienfaits le retour de ſon père.

TOUS A LA FOIS. *Cri de ſurpriſe.*

O Ciel!

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous vous méprenez, mon ami, quelque reſſemblance occaſionne votre erreur.

ROBERT fils.

Non, non; je vous reconnois bien; votre image eſt trop chère à mon cœur pour en être effacée: le voilà, mon père, votre libérateur, le voilà? que l'hommage de nos cœurs puiſſe toucher ſon ame, comme l'ont fait nos peines, & qu'il me reconnoiſſe!

Madame D'HERCOURT, *avec admiration.*

Quoi! mon frère!

ROBERT fils. *Vive ſurpriſe.*

Monſieur de Saint-Eſtieu, ô mon Dieu tutelaire.

M. & Madame ROBERT, *les bras tendus vers lui.*

Ah! Monſieur!

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mes amis, laiſſez-moi.

ROBERT père, *avec chaleur.*

Si les transports de la reconnoissance peuvent acquitter des infortunés, voyez les miens & ceux de ma famille; nous tombons à vos pieds, ma femme, mon fils & moi; nos larmes de joie vous font sentir peut-être que vous n'avez pas obligé des ingrats, & si le Ciel un jour plus propice à mes entreprises...

M. DE SAINT-ESTIEU.

O mes amis! vous qui m'attendrissez, vous ne voulez pas m'affliger, & vous ne ferez pas à mes semblables l'injure de me croire plus capable qu'eux d'une bonne action.

TOUS A LA FOIS. *Cris d'enthousiasme.*

C'est lui!

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vivez heureux, & que le doux lien qui va bientôt unir votre fils à Sophie, devienne la source de vos plaisirs, comme il sera, pour vos concitoyens, le modèle de l'amour & de la vertu.

Fin du troisième & dernier Acte.

APPROBATION.

LU & approuvé pour la représentation & l'impression. A Paris, ce 11 Août 1784,

DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 14 Août 1784,

LE NOIR.

Digitized by Google